

MARION JOCERAN

Tant pis pour le thé

EXTRAIT

La Page Sensible

pour les copines,
sans qui rien ne se fait



1 — Thé vert

Je me laisse tomber sur le quai et lâche aussitôt ma valise, trop lourde pour mes bras maigrichons. Le train s'éloigne dans un grognement et m'abandonne là, seul sur le béton fissuré. J'aspire l'air vif, imprégné d'une odeur d'iris, de feuilles de platanes sèches et de ce qui ressemble à de la merde de chien.

Ça sent la province.

Quelques lavandes s'agitent dans leur bac en ciment et, après dix heures de rail, le silence m'appuie sur les tempes. Bien qu'il fasse déjà bon pour la saison, le vent me fait frissonner et je resserre les pans de mon blouson. Je traîne ma valise jusqu'à la sortie de la gare. Le portillon grince à mon passage.

Ça y est. Me voilà bien loin de chez moi.

Je sursaute au bruit du klaxon. Une 205 rouge toute cabossée s'est arrêtée en travers du parking désert. Derrière la vitre baissée, une femme d'une cinquantaine d'années me fait signe.

— Monsieur Rouvert ?

Sa voix est un peu éraillée, un mélange bizarre d'accent du Sud et de l'étranger. Elle pourrait être anglaise, ou danoise. Je tire ma valise sur l'asphalte inégal et me penche à la fenêtre. Une odeur de patchouli et de thé froid m'envahit les narines.

— Qu'est-ce que t'attends ? Monte, je suis à la bourre.

Allemande, peut-être ? Pendant que je hisse mes bagages dans le coffre, elle ramasse son sac pour le balancer sur le siège arrière. Je m'assieds prudemment à côté d'elle, cherchant à ne pas piétiner le panier de légumes posé à mes pieds. La femme démarre en trombe, faisant

tressauter les poireaux et les carottes, puis me tend une grande main maigre :

— Moi c'est Lottie. On va être collègues, à ce qu'il paraît.

— Tommaso, dis-je en rencontrant son regard bleu pâle.

Ses doigts sont fermes et froids. Pourtant, le chauffage tourne à bloc dans la 205.

— Comment ça ? grogne-t-elle en négociant un virage sec.

— C'est mon nom, je m'appelle Tommaso.

— Ah bon. C'est français, ça ?

Une clope éteinte calée entre ses lèvres minces, elle agite la tête pour rejeter en arrière ses cheveux grisonnants, puis m'observe de haut en bas.

— T'es français, toi, non ?

— Oui. Mais ma mère est italienne.

— Ah ! Bon.

— Et vous ?

— Dis-moi « tu », Coco, sinon on va pas s'en sortir. Je suis hollandaise, mais ça fait bien vingt piges que je vis dans le Gard.

Nous nous extirpons du bourg et de ses ruelles à sens unique. Tout le long, Lottie jure comme un charretier arlésien, dans son accent à la fois sudiste et nordique.

— Ils ont tout changé cet hiver, *putaing* ! On part deux mois en vacances et, au retour, il y a des sens interdits partout.

Après quelques marches arrière, nous attaquons enfin la départementale. La 205 longe une succession de champs labourés et de coteaux amaigris par le froid. À intervalles réguliers, des mas entourés de cyprès reflètent les lueurs ocre du soleil, déjà couchant.

— Ils m'emmerdent, la SNCF, marmonne Lottie. Je vais rater le yoga avec leurs retards. En plus je suis sûre qu'on va se taper des camions jusqu'au village.

Pour moi qui débarque du 93, la route paraît si calme que je retiens un sourire dubitatif. Je ne sais pas quelle distance nous sépare encore de mon nouveau lieu de vie et je n'ose pas poser la question. D'une

certaine manière, j'ai hâte d'arriver, car le trajet depuis Paris m'a paru interminable. En même temps, j'appréhende ce que je vais trouver au bout du voyage. Il y a un mois à peine, je roupillais tranquillement sur les bancs de la fac, entre l'appartement familial et quelques rattrapages magnanimes. Et voilà que je regarde passer les champs à 80 km/h, sans savoir où je vais dormir ce soir, de quel côté sera la table de nuit ni quelle sera l'odeur de mon oreiller.

Au téléphone, la secrétaire m'a seulement dit que « quelqu'un viendrait me chercher pour m'emmener à mon logement de fonction. » Le jour décline derrière la vitre et ma gorge se serre, prise dans un étau d'inconnu. À chaque kilomètre qu'avale la petite voiture, mon envie de faire demi-tour s'intensifie. Je regarde l'heure sur mon portable. Il n'est peut-être pas trop tard pour attraper un train de nuit vers Paris. Je serais à la Gare de Lyon avant l'aube.

J'entrouvre les lèvres, me tourne à demi vers Lottie.

— Connard ! crie-t-elle en se penchant à la fenêtre.

Je sursaute et mon téléphone glisse à mes pieds avec un bruit mat. Le conducteur de camion rend à Lottie son doigt d'honneur, quelques coups de klaxon sont échangés, puis le silence retombe. Je me secoue sur mon siège. On se calme, Tommaso. Tu y es presque. Ferme-la et tout va bien se passer.

Un quart d'heure s'écoule sans autre insulte ni amabilité. Au niveau d'un vieil abribus, Lottie tourne sèchement pour emprunter une route encore plus étroite. Dans le soir tombant, le panneau indique : « Sainte-Estérelle 2,4 ».

Tel un défi à mon scepticisme, le paysage embellit à vue d'œil. Les collines, encore visibles dans la pénombre, deviennent de plus en plus escarpées. Une chaîne de montagnes barre l'horizon, écaillée comme une tortue, présentant ses teintes crayeuses aux dernières lueurs du jour. Les unes après les autres, des lumières s'allument aux fenêtres des grosses maisons posées entre vignes et oliviers. Cette beauté me rassure un peu, comme un gage que je n'ai pas fait tout ce chemin pour rien.

Quand nous arrivons à Sainte-Estérelle, dix-neuf heures sonnent et la nuit tombe. La tête lourde des fatigues du voyage, je ne distingue que vaguement les façades inégales. Puis Lottie fait craquer son frein à main et claquer sa ceinture de sécurité.

— Allez, hop ! Faut vraiment que je me grouille.

J'attrape mes affaires avant qu'elle ne me sème. Sans prendre la peine de verrouiller sa voiture, Lottie s'enveloppe dans un châle en cachemire et se dirige vers une ruelle montante. Elle s'éloigne d'un pas aussi raide que rapide, et je la suis tant bien que mal malgré les roulettes de ma valise qui butent sur les pavés. Alors que nous nous enfonçons entre de hauts murs qui sentent le lierre, je m'efforce de ne pas perdre ma nouvelle collègue de vue.

Nous bifurquons trois ou quatre fois dans les rues piétonnes et, au bout de quelques minutes, je me sens complètement paumé. Enfin, Lottie s'arrête au début d'un passage étroit, éclairé par un unique lampadaire.

— C'est là, au numéro quatre. Je te laisse, la prof de yoga va me tuer.

— Attendez. Vous... tu ne me donnes pas les clés ?

Lottie trotte déjà cinq mètres plus bas.

— C'est pas moi qui les ai. Sonne !

Les franges de son châle disparaissent au coin de la rue.

...

Je finis de traîner ma valise jusqu'au numéro quatre. À part le froufrou de la brise qui déplace quelques feuilles mortes, le village est complètement silencieux. Je frissonne, autant de fatigue que de trac. Mon coup de sonnette résonne à travers la porte écaillée, comme si elle dissimulait une grande caverne. J'attends un temps qui me paraît raisonnablement long, sonne une deuxième fois, me retourne pour scruter les alentours. Le battant s'ouvre dans mon dos et une voix douce, à l'accent exotique, murmure :

— Oui ?

Une jeune femme au visage dodu et au teint mat me détaille. Ses sourcils légèrement froncés lui donnent un air de petite fille inquiète.

— Heu... Je viens pour le musée. J'espère que je ne me suis pas trompé de maison.

— Non, non, c'est bien la colocation du musée. Entrez.

S'est-elle effacée avec une certaine réticence ? Tout en soulevant ma valise, je me dis que son accent doit être espagnol.

— Tu habites ici aussi ? lui dis-je, estimant que son jeune âge m'autorise à la tutoyer.

— Oui, je suis guide. Comme toi, n'est-ce pas ?

J'acquiesce d'un signe de tête tout en promenant un œil dans le vestibule. L'air y est frais, plus humide qu'à l'extérieur. Derrière l'abat-jour poussiéreux, une ampoule basse tension peine à éclairer les premières marches d'un escalier qui se perd dans la pénombre. La jeune femme suit mon regard vers le fond du hall, où se devine une porte.

— La cuisine. Viens, je dois te faire visiter.

— Merci... Comment tu t'appelles ?

— Yovana.

— Moi c'est Tommaso.

— Comment ?

— Tommaso.

— Ah, enchantée.

Elle n'a pas l'air enchantée du tout. C'est un tout petit bout de femme, ce qui explique peut-être sa méfiance. Elle doit avoir la vingtaine et mesurer moins d'un mètre cinquante. Je me demande si je lui fais peur. Un gringalet comme moi, soixante-trois kilos tout mouillé, ça serait un comble. Mais malgré sa réserve, ses yeux noirs dégagent une sympathique douceur. Je suis bien placé pour deviner qu'il s'agit simplement de timidité.

Tandis qu'elle me fait découvrir la cuisine au plafond voûté, j'apprends que Yovana a emménagé ici il y a seulement cinq jours. À cette nouvelle, une bouffée de soulagement me traverse. Je ne serai donc pas

le seul petit nouveau demain, à peine arrivé dans ce bled pour démarrer un job improbable.

Dans un angle de la pièce, un canapé bancal et une télé à tube cathodique font office de coin salon. Voilà donc le « logement tout confort, entièrement meublé » dont parlait l'annonce. La déco n'a pas dû changer depuis les années cinquante, ce que confirme le reste de la maison.

Alors que nous explorons les trois étages en évitant de nous cogner les coudes, Yovana m'apprend qu'un troisième colocataire habite ici, mais nous ne le croisons pas. S'il est entre ces murs, il ne fait pas un bruit, et ce silence me semble un peu surnaturel. Au deuxième, Yovana me confie enfin la clé de ma chambre. Elle redescend aussitôt les escaliers en se frottant les yeux, maintenant déchargée de sa mission. À force de questions, j'ai découvert qu'elle débarquait fraîchement, non pas d'Espagne, mais du Pérou. Je parie qu'elle file tout droit se coucher, décalage horaire oblige.

Il me tardait d'être seul et c'est avec soulagement que j'introduis la clé dans la serrure. En poussant le battant, je suis frappé par l'odeur de carton et de bois humide qui y règne. C'est comme entrer dans une vieille caravane, baignée par la lumière jaune du lampadaire suspendu juste devant ma fenêtre.

Je fais vite le tour du mobilier, qui n'est pas sans rappeler celui d'une cellule de moine. Un sommier en fer, une armoire et un bureau en contreplaqué, une chaise en formica. Dans quels ordres anachroniques suis-je rentré ? J'ouvre ma valise contre le mur et, à l'idée de la vider dans le placard, une immense flemme m'envahit. Je ne sais pas si je le dois à la journée de voyage, au poids des bagages ou à l'atmosphère confinée de la maison, mais je suis frappé du même sommeil précoce que mes deux colocataires.

Abandonnant toute idée de dîner, je me glisse dans des draps que l'usure a rendus étonnamment doux. J'ai renoncé à fermer les volets, harnachés à la façade par au moins deux couches de vigne vierge. Malgré les rideaux, la lumière du lampadaire inonde mon lit.

Cette intense fatigue m'annonce sans faillir une bonne séance d'insomnie. Je reconnais ce poids douloureux sur mes paupières qui m'avertit que, même si je ne tiens plus debout, je ne m'endormirai pas avant l'aube. Maintenant que je suis immobile, les pensées tournoient dans ma tête comme des papillons de mauvaise nuit.

Putain, mais qu'est-ce que je fous là ?

Pareil à une pile de valises, le doute pèse sur ma poitrine et me raccourcit le souffle. Je sais, je sais, personne ne m'a forcé à venir ici. À 21 ans, je suis un grand garçon et, contrairement à ce que prétendrait ma mère, je prends mes décisions tout seul. Ne pas savoir ce qu'on veut faire de sa vie, ça ne signifie pas qu'on n'a aucune volonté. On hésite, c'est tout. On farfouille, on teste, on déchante, on réessaye.

Je crois que je suis là pour farfouiller.

Quitter Paris, l'idée m'a tout de suite séduit. Avoir de l'argent qui soit vraiment à moi, encore plus. Ne plus voir la tronche des profs de fac, ça, c'était le bonus. Trois ans et demi de leurs airs prophétiques et de leur prétention débonnaire, c'est assez pour vous dégoûter à vie de l'Histoire. Même quand on a enfin, six mois après tout le monde, réussi à valider sa licence à la con. Qu'est-ce qui m'aurait retenu là-bas ? Un master sans débouchés ? L'anonymat des amphis ? Certainement pas une chérie. Autant me perdre dans un petit bled du Sud. Au moins, ça aura des faux airs de vacances, me disais-je. Tout, n'importe quel job saisonnier, plutôt qu'un nouveau semestre à me demander quelle spécialité choisir pour déjouer l'ennui et le chômage.

Me voilà donc sur un sommier creux, le nez dans la lavande rance, avec la lumière d'un lampadaire en pleine poire. Trop tard pour faire demi-tour. Demain, je commence ce taf mystérieux, attrapé au détour d'une annonce Pôle Emploi. C'est drôle comme quelques lignes de caractères sur une page internet peuvent te faire traverser tout un pays.

Bien sûr, je n'ai pas précisé à mes potes ce que je partais faire. Pour ce que ça les intéressait... J'ai vaguement évoqué un boulot touristique, où il fallait parler plusieurs langues. Qui m'aurait cru si j'avais dit que j'allais me perdre au milieu du Gard pour travailler au *Musée*

International du Thé de Dorothy Thuret ? Ils m'auraient répondu :
« Gros, quand tu t'inscris à Pôle Emploi, tu reçois tout le temps des mails pour des tafs bidon. Rassure-moi, tu leur as pas filé ton numéro de carte bleue ? »



2 — English breakfast

Très concentrée sur son petit déjeuner, Yovana s'obstine à éviter mon regard. Je ne sais pas si c'est encore la timidité d'hier ou si j'ai juste une sale tête au réveil. Il faut dire que j'ai vraiment mal dormi, avec ce fichu lampadaire. Elle accepte quand même de me dépanner d'un petit pain et d'un sachet de café soluble. Malgré le Nescafé, la mie peine à descendre dans mon gosier. On a beau être le premier jour de mars, je ressens un bon vieux trac de rentrée qui sent la fin de l'été. Cette petite sensation au creux du ventre qui me susurre : « Qu'est-ce que tu comptes foirer cette année ? »

La porte de la cuisine s'ouvre dans un craquement. Un jeune type bedonnant, habillé comme un prof de littérature, entre en lissant sa moustache. Il ralentit à peine en m'apercevant et, sans un mot, sort une cafetière italienne du buffet. J'allais le saluer mais quelque chose, dans l'attitude de son dos fermement tourné, m'arrête. J'essaye à nouveau de croiser les yeux noirs de Yovana, espérant qu'elle fasse les présentations et mette fin au malaise. Mais Madame est fascinée par la liste des ingrédients de son fromage sous vide.

Je dois donc attendre que le moustachu, qui doit avoir la trentaine, s'asseye à l'autre bout de la table avec sa tasse fumante. Là encore, pas un mot. Il s'est perdu dans la contemplation de l'unique fenêtre, qui offre une vue plongeante sur le village. Mon estomac se contracte et je repose mon pain au lait. Dans ce décor sans âge, j'ai l'impression de m'être égaré dans le rêve de quelqu'un d'autre, aussi invisible qu'une miette sous le buffet. Yovana touille sa tasse, le bedonnant sirote, les cyprès s'agitent au-dessus des toits, je me décompose. Si c'était la saison, on entendrait une mouche voler.

N'y tenant plus, je me gratte la gorge avant de lancer :

— Je peux prendre du café ?

Le moustachu pose enfin ses petits yeux sur moi. Puis il attend une seconde de trop avant de répondre, d'un ton affable :

— Mais je t'en prie.

Son accent est américain, sans hésitation. Alors qu'il se relève et s'empresse de me servir lui-même du café, l'atmosphère de la pièce se transforme. Yovana se lève à son tour pour laver sa vaisselle, l'Américain fait un commentaire sur le vent qui souffle fort. Je me prends à douter de la scène que je viens de vivre. Notre colocataire se présente si poliment. Il s'appelle Andrew, a grandi dans le Massachusetts et travaille au musée depuis plusieurs années. Je me sens bête d'avoir ressenti un tel malaise, mais note tout de même la pointe de supériorité dans sa voix, comme pour rappeler que nous ne sommes que des petits nouveaux en période d'essai.

C'est d'ailleurs lui qui, regardant sa montre et fronçant les sourcils, nous donne le top départ :

— Neuf heures trente. Allons-y, Messieurs-Dames.

Yovana se précipite vers l'étage avant de réparaître en bas des escaliers, emmitouflée des pieds à la tête. Avec ses joues rebondies, rosies par le trac de ce premier jour, on dirait une matriochka. J'aperçois mon reflet dans la vitre poussiéreuse de l'entrée et le trouve bien pâle en comparaison. Que pensera notre employeur de l'allure de ses deux nouvelles recrues ?

Je n'ai pas le temps de me recoiffer, car Andrew descend déjà la ruelle, un chapeau melon vissé sur le crâne. J'ébouriffe ma tignasse en haussant les épaules. Pourquoi m'efforcer d'avoir la tête de quelqu'un d'autre ? Ils découvriront tôt ou tard que je ne suis bon à rien. C'est à ça que servent les périodes d'essai.

Réconforté par la pensée rassurante de l'échec, je claque la porte derrière moi.

...

L'Américain nous entraîne vers le bas du village, entre les murs constellés de plantes de rocaïlle. Tandis que nous descendons, je distingue entre les maisons un paysage vallonné, rythmé par les coteaux de vignes et les pans de garrigue.

Devant l'église, une jeune rousse à l'air fatigué nous attend, assise au volant d'un break vert foncé. En voilà une autre qui a dû mal dormir cette nuit. En nous apercevant, son visage s'éclaire pourtant d'un sourire plein de fossettes. Elle bondit hors de la voiture pour nous saluer un à un.

— Yovana, comment ça va depuis mardi ? Tu t'es bien installée ? Andrew t'a montré où faire les courses ? Bonjour, Andrew, tu as passé un bon hiver ? Prêt pour la reprise ?

Je suis en train de noter mentalement qu'à moi, Andrew n'a rien expliqué au sujet des courses, quand la jeune femme se tourne vers moi.

— Magdalena Thuret, assistante de la directrice, annonce-t-elle d'une voix à la fois chaleureuse et grave. Bienvenue au *Musée International du Thé de Dorothy Thuret*, Tommaso.

Depuis que j'ai quitté Paris, Magdalena est la première personne à me faire la bise. Très élancée, elle mesure au moins cinq centimètres de plus que moi et doit se pencher pour m'embrasser. Un parfum de lessive et d'agrumes effleure mes joues comme une poudre.

Son visage anguleux, couvert de taches de rousseur, ne me paraît pas très méridional. Elle possède un physique atypique, presque nordique. Malgré ses cernes, ses yeux jaunes semblent animés d'un feu sous-jacent, comme un volcan qui ronronne sous la croûte terrestre. J'époussette discrètement les quelques miettes du petit déjeuner égarées sur mon blouson, le regard baissé, incapable de soutenir cette lueur sombre.

Assis à l'arrière du break avec Yovana, je découvre pour la première fois les deux kilomètres qui séparent la colocation de notre lieu de travail. Magdalena nous explique que le musée se trouve sur une petite colline, un peu à l'écart du village. En chemin, elle commente le paysage :

— Là, c'est l'école primaire où ma sœur et moi sommes allées. Ça, c'est l'épicerie-boulangerie de Madame Chastan — Yovana, tu connais déjà...

Sur le siège passager, Andrew se tient droit comme un i, laissant glisser un regard blasé sur ce décor méridional. Yovana observe en silence le village qui défile à tribord, les mains bien à plat sur ses genoux. À gauche s'étendent les collines et les champs, ponctués de touffes de fleurs d'amandier d'un blanc effaré. En ce premier jour de mars, les couleurs sont encore ternies par l'hiver, mais le ciel luit d'un bleu sans rature.

— Nous y voilà.

Sur le bord de la route, un panneau de tôle vert canard attire tous les regards. Surmontant un dessin de théière fumante, de grandes lettres d'or indiquent : *Musée International du Thé de Dorothy Thuret*. Et juste en dessous, en plus petit : *Dorothy Thuret's International Tea Museum*. *Bienvenue ! Welcome ! Willkommen ! Welkom ! Yōkoso !*

Ma gorge se serre. Dans quoi est-ce que je m'embarque ? Yovana se retourne vers moi, les yeux écarquillés. La jeune Péruvienne est venue de bien plus loin que moi pour cet étrange boulot. Dans son regard, je lis la même question que celle qui me taraude à présent : ¿ *qué coño ?*

Magdalena escalade la colline par une grande allée et se gare sur un parking de gravier blanc. Derrière une haie de peupliers se dresse un manoir aux toits pentus, adossé aux coteaux de vignes. L'assistante nous entraîne à travers une grille de fer forgé dont la peinture dorée s'écaille sérieusement. Au moment où nous entrons dans la cour, un coup de mistral nous fait tous frissonner. Le vent tournoie entre les

trois bâtiments du musée, chargé d'une haleine de tannins et de brocante.

Bien que je n'y connaisse rien en architecture gardoise, je note que la baraque se démarque du reste du village. Certes, elle arbore les mêmes murs de pierre jaunâtre et les mêmes tuiles rousses qu'aux alentours. Mais le lieu respire une forme d'espièglerie, comme un pied de nez aux traditions. Deux énormes pots de fleurs en forme de tasses flanquent l'entrée, du même vert rétro que le panneau et les lourds rideaux pendant aux fenêtres. Le tout dégage un aspect loufoque, presque britannique, qui me donne encore l'impression de m'être trompé de siècle.

La porte du bâtiment central s'ouvre et une dame toute fine, les cheveux grenadine en pétard, se précipite vers Magdalena.

— Mon Dieu, enfin te voilà. Misère de misère...

À sa voix geignarde et son fort accent du Sud, je reconnais la secrétaire que j'ai eue au téléphone avant de quitter Paris. Son visage est exactement tel que je me l'étais imaginé, avec deux rides profondes qui encadrent sa bouche et lui donnent un air plaintif.

— Bonjour Jacynthe, la salue Magdalena, sans paraître s'étonner du faciès défait de sa collègue. Tu as préparé les contrats pour la saison ? Et ceux des nouveaux ?

La petite dame nous jette un coup d'œil distrait. Yovana et moi nous redressons, parés à nous présenter.

— Oui, pardon, tout est prêt, tout est prêt. Mais misère, tiens, prends-le, je n'en peux plus, il n'arrête pas de sonner !

Elle fourre le combiné d'un téléphone sans fil entre les mains de Magdalena.

— Midi Tour a appelé trois fois ce matin. Ils veulent les disponibilités pour les soirées d'avril. Mais je suis vraiment désolée, je ne sais pas où est passé le carnet de réservations. Et ta grand-mère qui reste introuvable...

On dirait qu'elle va éclater en sanglots. Magdalena, qui paraît habituée, nous adresse un sourire gêné.

— Calme-toi, je vais les rappeler, la rassure-t-elle. Granny avait rendez-vous en ville. En attendant, est-ce que...

— Magdalena, c'est toi ? lance une nouvelle voix dans notre dos. Tu peux venir deux secondes, ma puce ?

La voix, à la fois grave et douce, provient du bâtiment sur notre droite. Nous nous retournons tous, scrutant cette aile basse du manoir qui, à je ne sais quelle époque, devait abriter des écuries. Au-dessus d'une boutique de souvenirs et d'un restaurant aux volets clos, un homme s'est penché à la fenêtre. Ses rares cheveux roux volettent autour d'une impressionnante calvitie.

— Une minute, Papa, je suis avec les nouveaux.

— Je ne retrouve pas le devis pour la toiture de la serre, insiste le père de Magdalena.

— Oui, oui, une minute, j'arri...

Driiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiing !

Seuls Yovana et moi avons sursauté au son strident du téléphone. Andrew, Jacynthe et Magdalena y semblent habitués. Avant de décrocher, Magdalena chuchote en vitesse :

— Jacynthe, tu penseras aux contrats, s'il te plaît ? Merci beaucoup. Andrew, tu leur expliques, comme d'habitude ? Avec Lottie... ? Oui ! Allô ?

Elle nous adresse un signe de la main tout en s'éloignant vers le restaurant. Avec un soupir, Jacynthe s'en retourne vers la porte du bâtiment principal, ses petits talons claquant sur les marches du perron. Comme Andrew la suit, Yovana et moi faisons de même. Au moment de franchir le seuil, j'entends des bruits de pas précipités derrière moi.

— Hou punaise. Vous êtes en avance ou c'est moi qui suis en retard ?

Lottie nous rejoint en courant, essoufflée et le manteau boutonné de travers. Andrew lui jette un regard méprisant. Par chance, il n'a pas

le temps d'exprimer sa pensée à voix haute, car Jacynthe chevrote de l'intérieur :

— Messieurs-Dames, excusez-moi de vous demander pardon... Voudriez-vous bien monter au bureau ? Je dois vous faire signer les contrats et je croule sous les factures à trier. Ah ! Misère.

Nous traversons au pas de course un hall sombre, dans le coin duquel se dresse un guichet d'accueil désert. Le grand escalier de bois grince si fort qu'il couvre le bruit de nos pas. C'est à peine si j'entends l'exclamation de surprise de Yovana, qui repère juste avant moi l'énorme luminaire au-dessus de nos têtes.

Un lustre de deux mètres de diamètre, intégralement composé de tasses en cristal et de petites cuillères en argent terni.

...

Sur le palier du deuxième étage, Jacynthe la secrétaire nous fait entrer dans un bureau encombré. La fenêtre donne sur la cour du manoir, et j'aperçois Magdalena et son père qui la traversent à pas rapides. Je les suis du regard, une silhouette longue et énergique, l'autre molle et voûtée, mais penchées en avant avec le même empressement.

Jacynthe ouvre tous ses tiroirs un à un.

— Pardon, ils sont ici, ah non, pourtant j'étais sûre qu'ils étaient là. Excusez-moi... Ah !

Elle brandit quatre contrats et les étale entre deux piles de classeurs. Poussant vers nous un pot à lait débordant de crayons, elle nous presse :

— S'il vous plaît, Messieurs-Dames. En bas à droite.

Ma mère m'a toujours répété de ne jamais signer un contrat sans l'avoir lu. Mais les trois autres guides se saisissent chacun d'un stylo et j'ai à peine survolé l'en-tête que Jacynthe récupère déjà leurs copies. Je parcours en diagonale tout ce que je peux, ne retenant que quelques bribes : *contrat à durée déterminée conclu pour une durée de 10 (dix)*

mois... Guide trilingue et assistant de vente... Une période d'essai d'une durée de 1 (un) mois... Horaires annualisés... La récupération des heures effectuées de nuit et pendant les jours fériés se fera conformément à... Puis, comme je sens que tout le monde m'attend, je griffonne mon nom sur la dernière page.

Si mes calculs sont bons, je viens de m'engager pour le restant de l'année. Serait-ce le moment d'évoquer le fait que je ne compte travailler que jusqu'à la fin de l'été pour pouvoir reprendre la fac ? Mais Jacynthe s'empare de mon contrat avant que j'ose ouvrir la bouche. Omettant de m'en remettre un double, elle le fourre dans un tiroir et s'assied devant ses factures sans nous accorder un autre regard.

Des deux qui occupent la pièce, son bureau est le plus chargé de paperasse. Quelques fauteuils Louis XVI longent les murs, évoquant la salle d'attente d'un dentiste aux goûts baroques. Un évier, une table bancale et une commode couverte de tasses achèvent d'encombrer le petit espace. Je fais un pas de côté pour laisser passer Andrew et Yovana couine. On se marche littéralement dessus, dans ce bureau.

Lottie se penche vers la secrétaire et lui demande à voix basse :

— Madame Dorothy n'est pas là ?

— Magdalena dit qu'elle est occupée en ville, murmure Jacynthe après un coup d'œil vers la porte ouverte sur le couloir.

Aussitôt, Lottie se redresse et se met à farfouiller dans un placard rempli de boîtes à thé. Yovana et moi restons debout au milieu du capharnaüm, les bras ballants, jusqu'à ce qu'Andrew s'approche avec une pile de photocopiés jaunis.

— Voici le texte de la visite. Tout le monde doit le connaître en anglais et en français, bien entendu. Yovana, je suppose que ta troisième langue est l'espagnol. Et toi, Tom ?

— Tommaso.

— C'est ça. Ta troisième langue ?

— Italien.

Il tend à chacun de nous trois textes, longs de six pages environ.

— Vous avez dix jours pour mémoriser la version en français.
Je regarde à nouveau les feuilles couvertes de Comic Sans MS.

— Par cœur ?

— À la virgule près, réplique Andrew.

À ma droite, Yovana prend un air déconfit. Je ne fais pas le malin non-plus, même si je m'estime chanceux de ne pas commencer par apprendre la traduction anglaise ou italienne.

— D'ici le dix mars, vous ferez vos premières visites en français. Ensuite, vous aurez quatre jours de plus pour assimiler les deux autres langues.

Andrew débite toutes ces informations tel un automate, indifférent à mon expression incrédule. Deux semaines pour maîtriser tout ce texte par cœur, et en trois langues ? Comme Yovana prend fébrilement des notes sur un carnet, je cherche un paquet de feuilles des yeux. Puis, croisant le regard de Lottie, qui vient d'empoigner une bouilloire :

— Il y a du papier ici ?

Lottie regarde autour d'elle en se grattant la tête :

— Hmm, oui oui oui, où est-ce qu'on les met déjà ?

Andrew lève les yeux au ciel, se penche derrière le bureau inoccupé et me lance quelques feuilles de brouillon. Puis il reprend :

— Il est strictement interdit d'écrire sur ces photocopies, qui sont la propriété du musée. Vous devrez les rendre en l'état. Des questions ?

La sienne est si abrupte que, sur le coup, je ne sais par où commencer.

— Pourquoi est-ce qu'on est obligés d'apprendre le texte si vite ? Les visites démarrent bientôt ?

— Si des gens se présentent, il peut y avoir des visites dès aujourd'hui. Cependant, la plupart des groupes viennent à partir d'avril.

— Alors, qu'est-ce qu'il se passe si on n'arrive pas à mémoriser tout ça dans les temps ?

Andrew fronce les sourcils.

— On a toujours fait comme ça. Deux semaines pour apprendre le texte, c'est pareil pour tout le monde.

Piqué par son ton suffisant, je ne peux m'empêcher de demander :

— Et toi, c'est quoi ton rôle ? Contremaître ?

Andrew plisse les yeux, comme s'il cherchait à déterminer si je me paye sa tête. Son anglophonie doit me sauver, car il ne semble pas relever le côté péjoratif de « contremaître ».

— Je suis guide et assistant de vente, comme vous. Mais j'ai quatre ans d'expérience, et Magdalena n'a pas le temps, donc c'est moi qui vous forme...

— Et moi aussi ! intervient Lottie, installée sur un des fauteuils avec une tasse de thé.

Un vieux *Closer* ouvert sur les genoux, elle ajoute :

— Ça fait six ans que je bosse ici, les jeunes. Je peux vous dire que j'en ai vu passer, des groupes de touristes néerlandais rouges comme des briques.

Un rire d'hyène la prend et Lottie secoue sa tasse si fort qu'elle se brûle.

— Aïe ! C'est le karma, ça.

Yovana et moi échangeons un regard amusé, tandis qu'Andrew pousse un soupir.

— Eh bien, pendant que tu médites sur tes longues années de service, je vais continuer de tout expliquer à Yovana et Tom...

— Tommaso.

Il regarde sa montre et poursuit, comme s'il n'avait pas entendu ma rectification :

— Lottie, tu devrais être à la porte, il n'y a personne en bas et nous sommes ouverts depuis dix minutes.

La Hollandaise grimace, mais referme son magazine.

— N'oublie pas la caisse, ajoute Andrew en lui tendant un vieux sac à main en perles.

Lottie le passe en bandoulière avant de sortir en bâillant.

— On voit que Madame Dorothy n'est pas là, grogne Andrew en la suivant des yeux.

...

Après quelques indications sommaires, Andrew nous entraîne à notre tour vers le hall :

— Dès que des personnes se présenteront, vous pourrez suivre la visite.

Debout derrière le guichet d'entrée, Lottie discute déjà avec un couple de petits vieux en tenue de randonnée.

— La visite dure quarante-cinq minutes, explique ma collègue. C'est sept euros cinquante par personne.

— Sept cinquante ? répète le vieil homme, l'air contrarié.

Il cherche à croiser le regard de sa femme, mais celle-ci contemple avec admiration le lustre aux petites cuillères.

— Et on ne peut pas visiter juste comme ça, sans guide ? Bon, deux entrées, alors.

Tandis qu'il ouvre son portefeuille avec réticence, Andrew se pointe du doigt, apparemment pour signifier à Lottie qu'il s'occupe de la visite. Puis il s'incline pour saluer les visiteurs et, courbé en deux comme un serveur du Ritz, désigne la grande porte d'entrée.

— Si vous voulez bien vous donner la peine, Messieurs-Dames. Nous allons commencer par les serres.

Les deux petits vieux ressortent dans la cour, l'air interloqué, et Andrew nous fait signe de les accompagner. Yovana et moi suivons le mouvement, sans savoir si nous devons faire semblant ou non d'être des visiteurs. L'Américain nous guide jusqu'à l'aile gauche du manoir, dont la façade vitrée laisse deviner une sorte de hangar transformé en verrière. Le touriste marmonne à l'adresse de sa femme :

— Des anciens entrepôts de vin, à tous les coups.

Derrière la lourde porte en verre, l'atmosphère humide de la serre nous enveloppe. L'air tiède est saturé d'une odeur de feuillage, de terreau et d'eau croupie. Je promène un regard étonné sur les bacs de plantes sombres, le plafond vitré et les tuyaux rouillés qui serpentent entre les deux. Quel rapport ont-ils avec le thé ?

Andrew se gratte la gorge et nous annonce solennellement que « nous allons découvrir ensemble la plus grande collection au monde d'objets liés à l'art du thé. » Je vérifie sur mon polycopié. Il a cité le texte à la lettre.

Les trois quarts d'heure promis par Lottie risquent d'être longs.

Pendant la visite, Yovana et moi nous tenons un peu en retrait, laissant les clients pousser les « ooh » et les « aaah » de circonstance. Quant à moi, je reste sans voix. Pour la première fois depuis que je suis tombé sur l'annonce de ce petit boulot, j'entrevois réellement ce dans quoi je mets les pieds. Ni la coloc rétro, ni le bureau encombré, ni le lustre du hall ne pouvaient me préparer à cet extraordinaire, déroutant, inquiétant, charmant bordel.

Les serres ne sont qu'une simple verdure pour mettre les visiteurs en appétit. Quelques plants de thé avachis — « *camellia sinensis* », précise Andrew — trois pots de verveine, un jasmin qui essaye de rejoindre le soleil. Une douzaine d'outils agricoles rouillés, un séchoir à thé, une tapisserie mangée d'humidité qui représente des cueilleuses indiennes à l'aube. À ce stade de la visite, je lis la même inquiétude dans les yeux des petits vieux que celle que je ressens au creux de mon ventre : qu'est-ce qui nous a pris de venir ici ?

Mais très vite, nous revenons au bâtiment principal et les hostilités commencent pour de bon. À mesure que nous avançons, je repère sur mon polycopié le nom des différents organes du monstre : « Salle des *antiquithés* sino-japonaises », « Salle européenne », « Salle des colonies », « Salle insolite ». Je suis effaré de constater qu'Andrew, bien qu'anglophone, respecte le texte au mot près. Tout ce qui sort de sa bouche, y compris les petites blagues savamment placées, y est

imprimé noir sur blanc. Est-ce que quiconque s'imagine que Yovana et moi serons capables d'en faire autant d'ici dix jours ? Si oui, je ne compte pas parmi ces heureux optimistes.

Salle après salle, rayonnage poussiéreux après étagère surchargée, mes yeux se brouillent face à l'encombrement de tasses collector, théières en argent massif, samovars et autres chariots à thé qui peuplent le musée.

Malgré ma réticence, j'avoue que je suis impressionné de découvrir des bols chinois datant de plus de six cents ans. Quand même. À la vue des verrous apposés sur les vitrines, je me demande combien peuvent valoir de telles pièces. Le vieux touriste, lui, écoute les dates énoncées par Andrew avec un air sceptique. Il refuse clairement de croire que les bols puissent être aussi anciens. Sa femme, en revanche, hoche la tête avec un enthousiasme qui grandit à chaque salle.

Pourquoi le nier ? C'est plus fort que moi. Peut-être suis-je sonné par les effluves qui émanent des boîtes à thé centenaires, ou rendu fou par le défilement des couleurs fanées, des continents et des époques. Je m'amuse. À mesure que la visite progresse, le climat du petit groupe se modifie. Du scepticisme ambiant se dégage lentement un enthousiasme incrédule.

Et si on en avait pour ses sept euros cinquante ?

Et si j'avais bien fait de me taper sept cents kilomètres de train avec ma valise géante ?

L'objet qui arrache son premier sourire au monsieur grognon se dresse sous une cloche de verre rayé, en plein milieu de la « Salle insolite ». Un cordon usé empêche les visiteurs de trop s'approcher du piédestal. Après une pause dramatique, Andrew annonce lentement :

— Voici peut-être, Messieurs-Dames, la pièce la plus précieuse de notre collection. Cette tasse provient d'un service pour quatre de la série « Duc de Windsor », produite à Limoges entre 1957 et 1970. Le reste de ce service a disparu, mais on sait qu'il se trouvait au Palais de l'Élysée. Vous aurez sans doute remarqué la trace de rouge à lèvres

fuchsia. Elle a été apposée sur cette tasse lors de la visite officielle du président des États-Unis à Paris en 1961, par la *First Lady* en personne.

— Jackie ! s'exclame la petite dame, les yeux ronds.

— Tout à fait, confirme Andrew en hochant la tête. Nulle autre que Madame Jacqueline Kennedy.

Un coup d'œil au texte de la visite me fait sourire. Même cette phrase dramatique y est écrite, mot pour mot. La tasse doit produire son petit effet à chaque fois.

— Vous la conservez sous vide ? demande le vieil homme, sans parvenir à cacher son intérêt.

— C'est bien cela, afin de préserver au mieux les pigments, répond Andrew avec un sérieux imperturbable, comme s'il nous présentait un Rembrandt.

Puis il nous conduit au couloir du premier étage, où se niche une alcôve emplie de dizaines de petits tiroirs en bois, comme chez un apothicaire. Chacun est pourvu d'une plaque en cuivre, sur laquelle on peut lire un nom obscur comme « *Sencha*, île de Honshu » ou « *Blend Prince of Wales*, Londres ». Andrew invite les touristes à ouvrir les tiroirs pour en renifler le contenu. Malgré moi, je m'approche du meuble. À vrai dire, je déteste l'odeur du thé, mais la curiosité est plus forte. Certains tiroirs sont plutôt parfumés, d'autres complètement éventés. L'un d'eux se révèle si poussiéreux qu'il me plonge dans une crise d'éternuements.

Andrew me foudroie du regard et, pour couvrir mon épandage de postillons, entraîne les visiteurs vers le fond du couloir. Un escalier en colimaçon s'y enfonce dans la pénombre. Les petits vieux descendent en s'agrippant à la rampe, car les virages sont serrés et l'éclairage incertain. Nous débouchons enfin dans les caves du manoir, comme l'indiquent l'air frais et le plafond voûté. L'Américain nous enjoint de faire attention à nos têtes et j'échange un sourire avec Yovana — de son un mètre quarante-huit, elle n'a pas beaucoup de souci à se faire. Et moi non plus, à vrai dire.

Nous pensions avoir tout vu, mais les dix dernières minutes de la visite se révèlent encore plus délirantes que le reste. Le long du couloir se succèdent de petites caves, ponctuant ce que le texte désigne comme la « Galerie des cérémonies ». Chacune met en scène, dans un croisement de brocante et de musée Grévin un peu flippant, une cérémonie du thé différente. En découvrant coup sur coup une maison de thé chinoise, une yourte tibétaine et une tente touarègue, je suis partagé entre fascination et horreur. Puis j'ai du mal à retenir un fou rire quand notre collègue enclenche les sons d'ambiance et les automates préparant le thé. Yovana me donne un coup de coude et j'essaie de me concentrer sur ce qu'Andrew nous explique dans le plus grand sérieux.

Si on choisit d'ignorer les toiles d'araignée et le sourire jauni des mannequins, c'est vrai que l'ensemble a quelque chose de captivant. Ne serait-ce que dans la démarche. Qui a eu l'idée de créer un lieu pareil, en plein milieu du Gard, puis s'est donné les moyens de le montrer à des générations de visiteurs ?

Depuis que la grande porte nous a avalés, le musée nous a lentement digérés à travers siècles et continents. Pour finir, il nous éjecte directement dans la boutique de souvenirs, via un autre escalier en colimaçon qui nous fait émerger dans l'aile droite du manoir. Andrew s'empresse d'allumer les lumières du magasin puis se poste derrière le comptoir, droit comme la justice.

Ne sachant pas trop où nous mettre, Yovana et moi le rejoignons près de la caisse enregistreuse cuivrée. Notre collègue péruvienne dépasse à peine du comptoir. Tandis que le vieux touriste sort dans la cour, sa femme s'intéresse aux porte-clés et aux cartes postales. Malgré les étalages de services à thé et de shortbreads, les cartons qui traînent dans les coins révèlent que la saison n'a pas réellement démarré. Je me tourne vers Andrew :

— On n'ouvre la boutique qu'à la fin des visites ?

— Bien sûr que non, c'est juste la basse saison. La vendeuse sera là à partir de mai.

— Et le restaurant ?

— Pareil, évidemment.

Pas la peine de le dire sur ce ton, ai-je envie de répliquer. Mais je préfère faire semblant de redresser la pile de livres posés devant moi, intitulés : *Mon Musée, ma Vie, mon Œuvre : Les Mémoires de Dorothy Thuret*.

...

Andrew verrouille la porte de la boutique derrière lui, enfonce la clé dans sa poche de poitrine et retransverse la cour sans un mot. Yovana le suit en trotinant. Comme je n'ai pas envie de lui courir après, j'avance lentement entre les châtaigniers déplumés. Me sentant épié, je lève les yeux vers la façade centrale, la plus noble des trois. J'ai cru entendre une fenêtre se refermer, mais je n'aperçois que le reflet des branches sur les vitres noires.

— Thomas, on peut savoir ce que tu fabriques ?

Andrew me lance un regard assassin depuis la porte principale. J'observe une dernière fois la fenêtre anonyme et grommelle :

— Tommaso.

Andrew, Yovana et moi retrouvons le bureau embué. Lottie nous jette un œil par-dessus son magazine, puis retourne à ses *peoples* tout en touillant sa tasse. Jacynthe, le nez enterré dans un gros classeur, marmonne de vagues séries de chiffres sans nous prêter attention. Seule Magdalena, assise à son bureau, interrompt ses activités à notre entrée. Elle achève sa conversation téléphonique et tourne vers nous son visage rayonnant. Un muscle tressaute au niveau de mon plexus solaire.

— Alors ? demande-t-elle, les fossettes de son sourire se mêlant à un pli inquiet entre ses sourcils. Comment est-ce que vous avez trouvé la collection ?

Elle tient le téléphone contre sa poitrine et son regard interrogateur navigue de Yovana à moi. Ma collègue rougit, sûrement embarrassée qu'on sollicite son avis. Je ne la blâme pas. Comment décrire l'effet que produit ce musée, en lui faisant honneur, mais surtout sans vexer personne ? L'impulsion me vient de relâcher la tension par une blague stupide, du style : « Oh, on l'a trouvée tout à fait par hasard, en poussant une porte. »

Je me reprends, croise les bras devant ma poitrine et admetts :

— Très... impressionnante. Unique en son genre.

Le sourire de Magdalena s'élargit encore, si possible.

— Granny sera ravie de l'apprendre.

— Qui ?

Elle rougit légèrement.

— C'est comme ça que j'appelle ma grand-mère. Pour vous, ce sera Dorothy.

À l'annonce de ce nom, Lottie gigote sur sa chaise, comme si elle avait une fesse engourdie. Jacynthe sort le nez de ses paperasses et, l'espace d'un instant, jette un regard éperdu par-dessus ses lunettes. Andrew lui-même se retourne vers nous. Mais déjà Magdalena se lève, une pile de dossiers sous le bras, et je ne vois plus que sa longue silhouette claire. Avant de sortir, elle nous désigne les fauteuils restants :

— Asseyez-vous, vous serez plus à l'aise pour apprendre le texte.

...

Le reste de la journée ferait une très bonne pub pour une marque d'aspirine. Mes yeux louchent à force de parcourir les lignes mal imprimées du texte. Un silence étouffant règne dans le bureau, à peine troublé par les soupirs de Jacynthe et la perceuse de Georges, quelque part dans les étages. J'essaye de rester concentré, mais mon insomnie d'hier pèse lourd sur mes paupières. Je cligne des yeux pour dissiper le sommeil et tenter de retrouver le fil de ma lecture. Ah oui, la Boston

Tea Party, en 1873... Fascinant. Est-ce que quelqu'un peut me rappeler pourquoi je suis venu me fourrer ici ?

Soudain, Lottie se redresse sur sa chaise et fait claquer son *Closer* sur la table. À l'autre bout de la pièce, Yovana sursaute comme si on l'avait frappée.

— Bon, les jeunes ! s'exclame Lottie. C'est l'heure du *tea time*.

Je suis son regard, dirigé vers une pendule de travers qui indique quinze heures. Un peu tard pour mon café du midi, mais ça devrait le faire. Je suis Lottie jusqu'à l'évier, réprime un bâillement et inspecte les alentours. Une bouilloire en métal noirci sur un réchaud à gaz, un assortiment de tasses ébréchées, quelques cuillères dans le pot à couverts. Aucune trace de cafetière.

Lottie met de l'eau à chauffer et fourrage dans le placard. Elle extirpe une boîte ornée de paysages asiatiques, l'ouvre et en hume le contenu d'un air satisfait.

— Parfait, il ne s'est pas éventé pendant l'hiver. C'est mon *lapsang souchong*. Tu aimes ?

Elle me fourre la boîte sous le nez et, par politesse, je renifle un petit coup. Puis je m'écarte en toussotant, car elle contient du thé en vrac, noir comme du charbon et imprégné d'une forte odeur de fumée.

— C'est sûr que c'est pas pour tout le monde, le thé fumé, s'esclaffe Lottie. C'est un truc de connaisseur. Attends, on a aussi du thé blanc au jasmin sembac. Et de l'oolong de Taïwan oxydé à trente pour cent, il est pas mal celui-là.

Lottie sort toutes les boîtes les unes après les autres, m'obligeant à en sentir le contenu. Puis elle hèle Yovana :

— Reste pas dans ton coin, Cocotte, la pause thé c'est la pause thé.

Lottie brandit sous mon nez un mug vide orné d'un affreux bouquet de roses :

— Qu'est-ce que je te sers ?

— Tu n'aurais pas plutôt du caf...

— L'eau est déjà chaude ? demande la belle voix grave de Magdalena dans mon dos.

L'assistante de la directrice a refait son apparition dans le bureau, un carnet de réservations sous le bras. Elle nous rejoint en quelques pas pressés. Une vague de parfum citronné me caresse les narines alors qu'elle s'empare d'une tasse. Elle se tourne vers moi :

— C'est quoi ton thé préféré ?

Ses yeux en amande me décortiquent. Le silence s'est fait dans la pièce, comme si chacun attendait ma réponse. Je déteste le thé, depuis ce jour où j'ai accepté de goûter l'exécrable sachet Lipton de ma mère. J'érupte :

— Jasmin.

Magdalena me gratifie d'un large sourire :

— Moi aussi j'adore ça.

Elle retourne derrière son bureau et s'empare à nouveau du téléphone. Lottie me tend le mug à fleurs rempli de thé fumant. Je me rassois dans mon coin, le texte dans une main et la tasse brûlante dans l'autre. Le liquide est amer et me donne l'impression de boire du shampoing. Par-dessus le carnet de réservations, il me semble que Magdalena me sourit avant de porter sa propre tasse à ses lèvres. Je hoche la tête en retour et renverse quelques gouttes de thé bouillant sur mon avant-bras.

La brûlure fait écho à un pincement dans ma poitrine. Je réalise dans un tressaillement que l'odeur saturée du jasmin me rappelle les cheveux de Tess. J'entendrais presque son accent australien quand elle essayait de parler italien, avant de laisser tomber en riant. Combien de temps s'est écoulé depuis la dernière fois que j'ai senti ce parfum ? Six, sept mois ? Depuis les au revoir maladroits à l'aéroport de Florence-Peretola, ça, c'est certain.

Et combien de temps depuis qu'on a arrêté de s'écrire, qu'on a laissé l'océan dissoudre les liens friables d'une amourette Erasmus ? Pas tant que ça. Ça pourrait encore se compter en semaines. J'avale une gorgée

de thé infect pour me donner une contenance. Dire que ces quelques mois balbutiants constituent ma plus longue relation amoureuse. Et encore, plus de la moitié s'est limitée à quelques appels vidéo, entre décalage horaire et 4G défailante.

Je n'ai pas fait beaucoup d'efforts, je le sais. En général j'essaie de ne pas trop repenser à ce final en pétard mouillé — quand je le fais, je me sens comme un gamin de neuf ans qui abandonne la partie de ballon prisonnier au premier tir raté. Pas la foi de persévérer. Mieux vaut attendre l'élimination pour se retirer tranquillement dans un coin du préau, et guetter la fin de la récré en soignant ses bleus.

Quel âge peut bien avoir Magdalena ? Au moins cinq ans de plus que moi, je dirais. Est-elle nettement plus grande, nettement plus gracieuse que moi ? Oui. Est-elle ma supérieure hiérarchique dans un boulot bizarre où je ne pense pas rester ? Oui. Est-elle encore en train de regarder dans ma direction ? Non, là tu hallucines, mon pauvre Tommaso.

...

Je n'ai pas beaucoup progressé dans le texte de la visite quand Magdalena, qui a encore couru partout après la pause thé, nous dit de rentrer chez nous.

— J'aurais voulu que vous rencontriez Granny avant de partir, mais elle était très occupée aujourd'hui, ajoute-t-elle avec une moue d'excuse.

— Ils auront bien le temps, va ! murmure Lottie, d'un ton que je n'arrive pas à déchiffrer et que les autres n'ont pas semblé entendre.

Sous un appentis à l'arrière des serres, Andrew et Lottie nous font choisir un vélo, parmi un tas d'épaves plus ou moins dotées de roues. Je sélectionne un Peugeot pas trop rouillé, et Yovana une bicyclette d'enfant aux pneus jaunes. À partir d'aujourd'hui, ces deux merveilles constitueront nos seuls moyens de déplacement.

Lottie propose tout de même de nous dépanner avec sa 205 :

— Si vous avez besoin d'acheter des packs d'eau, vous m'appellez, d'accord les jeunes ? Par contre, ne comptez pas sur moi pour vous aider à les remonter jusqu'à la baraque, hein.

Déjà, Andrew s'est mis en selle et descend le long de la colline. En le suivant sur la départementale, j'ai tout le temps d'apprécier les secousses de ma roue voilée et le délicat grincement du pédalier. Je le regarde filer en tête, sa veste noire claquant dans le mistral, et Yovana qui tangué un peu sur ses pneus fluo. Ils semblent tous deux pressés, concentrés sur la ligne d'arrivée. Et moi, où est-ce que je vais comme ça ? L'odeur de la terre monte jusqu'à mon visage, mêlée au grondement lointain d'un tracteur. Le soleil s'allonge derrière les collines.

Je rentre à la maison.



3 — Queen's blend

Le lendemain matin, Yovana, Andrew et moi garons nos vélos contre le mur des serres. Poursuivis par un mistral virulent, nous courons vers la porte principale. Le hall est imprégné d'une odeur qui m'est déjà familière, car elle flotte dans tout le musée, mais dont je ne prends conscience que maintenant. C'est un parfum de femme, assez entêtant, qui évoque la bourgeoisie et les petits chiens tenus en laisse.

Magdalena et son père, le presque chauve que nous avons aperçu hier, se tiennent debout derrière le guichet d'accueil. Tous deux écoutent gravement une dame qui nous tourne le dos, vêtue d'une longue veste en velours. Le bout de ses manches, garni de fourrure, s'agit au rythme de ses phrases :

— Heureusement qu'ils n'annoncent pas de pluie. Quand je pense que la toiture n'est toujours pas réparée.

Magdalena tente de répliquer et la vieille femme lève une immense main gantée.

— Je sais, ma chérie, je sais — ça fait trois semaines que ce bon à rien de couvreur doit passer. Ce n'est pas une critique, je m'inquiète juste pour les papiers et les souvenirs rangés au grenier. Toute la mémoire des Thuret risque de se noyer au prochain orage.

Elle frissonne et continue de sa voix grave, à l'accent indéfini :

— Mon petit Georges, il faut que nous fassions quelque chose contre ce froid humide. Bon sang, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. J'étais transie.

— Cela fait deux jours que j'essaye de réparer le chauffage, répond Georges, la mine basse. Je...

— Mais comment est-ce que tu t'y prends ? le coupe-t-elle. Tout de même pas avec des moufles, il ne fait pas froid à ce point-là.

Son rire secoue son impeccable chignon, blanc comme de la nacre. Le père de Magdalena murmure en direction de ses pieds :

— Je suis vraiment navré, j'ai commandé un nouveau joint, il devrait...

Cependant, la vieille dame a remarqué notre présence. Elle se retourne et révèle un visage à la fois élégant et saillant, presque masculin, au milieu duquel trône un imposant nez bossu. En nous apercevant, elle ouvre grand les bras :

— Voilà enfin mes nouvelles recrues !

Elle sourit de toutes ses dents blanches en s'approchant de nous, puis nous serre la main d'une poigne énergique. Encore plus grande que Magdalena, elle me dépasse d'une bonne tête.

— Comment vous nommez-vous, jeunes gens ? demande-t-elle d'un ton aristocratique.

Sa façon de parler me fait penser à Bernadette Chirac. Je dirais qu'elle dénote aussi un fond d'accent anglais, très discret.

— Je m'appelle Yovana Melero.

— Tommaso Rouvert, madame.

— Ah non, je vous arrête tout de suite, jeune homme. Pas de « madame » avec moi, tonne-t-elle en me frappant l'épaule de sa large main. Tous mes employés m'appellent Dorothy.

— Oui, Mad... Dorothy.

S'ensuit un instant de malaise, car nous ne savons pas si nous devons également saluer Magdalena et son père, qui se tiennent toujours en retrait. La grande rousse met fin à l'hésitation en nous gratifiant chacun de trois bises. Encore cette fragrance d'agrumes. Magdalena désigne son père du pouce :

— Je crois que vous avez déjà aperçu Georges Thuret, mon papa.

Georges nous serre la main avec un sourire timide, sans croiser notre regard. Puisqu'il s'agit du père de Magdalena, j'en déduis qu'il

doit être le fils de Dorothy. Pourtant, il me paraît aussi effacé que la grande dame est spectaculaire. Comme pour meubler le silence gênant, Magdalena nous précise que son père habite dans l'aile gauche du manoir, tandis que les appartements de Dorothy se trouvent au dernier étage du bâtiment principal.

— D'où le froid glacial en hiver, soupire Dorothy avec un sourire douloureux mais digne. Heureusement que mon petit Georges s'occupe de nous tirer de là.

Puis elle me saisit l'épaule et ajoute, en me couvant du regard :

— Quelle excitation, une nouvelle saison qui commence !

Dorothy se désintéresse complètement de Yovana et j'ai tout le loisir de sentir ses iris inquisiteurs sur moi. Je comprends maintenant d'où Magdalena tient ses yeux en amande. Sauf que ceux de sa grand-mère ne sont pas jaunes, mais d'un bleu intense, pareil à celui des porcelaines de Chine exposées à l'étage. Malgré sa mâchoire carrée et son grand nez, elle a dû faire tourner quelques têtes en son temps.

— Excusez-moi de ne pas être descendue vous saluer hier, poursuit-elle. Vous savez ce que c'est, premier jour d'ouverture, j'étais débordée. Mais nous sommes ravis de vous accueillir parmi nous, ravis. N'est-ce pas, Magdalena chérie ?

Sa petite-fille opine du chef, l'air radieux.

— Voyez-vous, continue la directrice, ce musée est mon œuvre — le travail d'une vie. J'y ai passé mes plus belles années et toute ma fortune personnelle. Alors je compte sur vous pour prendre bien soin de mon trésor.

Ses doigts s'enfoncent dans mon épaule, comme si elle cherchait à garder l'équilibre, et elle fixe sur moi un regard qui ne cille pas.

— Savez-vous pourquoi vous êtes là, jeune homme ?

Je me raidis et cligne des yeux, sans parvenir à répondre. Les phrases défilent dans ma tête sans sortir de ma bouche. Je suis venu parce que j'en avais marre de vivre avec mes parents. Non, je suis venu parce que j'ai foiré ma quatrième année de fac. Ou parce que je ne sais pas quoi faire de moi-même. En fait, je suis venu parce que j'ai vu de la lumière.

Dorothy me tapote la joue et chuchote à Magdalena :

— Ma chérie, tu m’as encore recruté un timide.

Elle se tourne à nouveau vers moi :

— Je vais vous le dire, moi. Cette année, vous allez faire briller les yeux de mes visiteurs en leur transmettant la passion de la boisson la plus consommée au monde. Après l’eau, bien entendu, ajoute-t-elle avec un rire grave.

Driiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiing !

Satané téléphone. J’ai encore bondi comme un chat qu’on arrose. Dorothy me lâche enfin et, dégainant le combiné d’une de ses poches, lance un impérieux : « Allô ? » Déjà, elle s’éloigne vers une porte au fond du hall, faisant signe à Magdalena de la suivre. Georges s’est discrètement échappé et Magdalena, saisissant le gros carnet de réservations, nous chuchote :

— Ne perdez pas de temps, montez vite au bureau pour apprendre le texte.

Nous nous engageons dans l’escalier, dont les grincements ne couvrent qu’en partie la voix puissante de Dorothy. Elle tonne au téléphone :

— Mais enfin, mon chaton, tu me connais ! Je ne fais plus ce genre de ristourne depuis au moins deux décennies.

...

Magdalena a raison, les six pages de texte ne vont pas s’apprendre toutes seules. Surtout en dix jours. Assis à côté de Yovana, je m’efforce de mémoriser l’introduction malgré les gémissements de Jacynthe, dont la pile de factures ne fait qu’augmenter. Heureusement, avec la présence de la directrice dans les murs du manoir, Lottie a cessé de glousser et se contente de lire en silence, un Paris Match ouvert sous la table.

Je trouve absurde d'essayer d'apprendre le texte sans avoir les vitrines sous les yeux. Comme il me semble beaucoup plus logique de m'entraîner dans les salles de la collection, je sors discrètement et descends les escaliers pour rejoindre les serres. Debout dans le hall, Andrew surveille la porte d'entrée. Il m'interpelle d'un ton sec.

— Et où est-ce que tu vas comme ça ?

— Il n'y a pas de visite en cours ?

— En quoi ça te regarde ?

— J'ai pensé que je pourrais apprendre le texte directement dans les salles. Ça serait quand même plus f...

— C'est interdit, me coupe-t-il.

J'écarquille les yeux.

— Pardon ?

— C'est interdit de se promener dans les collections en dehors des visites.

— Mais je ne me promène pas, je...

— C'est comme ça. Ordres de Dorothy. Pendant les heures de travail, quand on n'est pas en train de faire des visites ou de surveiller la porte, on reste dans le bureau.

Allez hop, à la niche. Je fulmine, mais que puis-je répliquer aux « ordres de Dorothy » ? Je remonte au bureau, ravalant mes protestations. La tête entre les mains, je tente de me concentrer sur les premières lignes du texte. Dès le début, je bute sur des mots inconnus et suis forcé d'interrompre la passionnante lecture de Lottie.

— Ça veut dire quoi, « fouler le thé » ?

— Qu'est-ce que j'en sais ? chuchote-t-elle en retour. Pourquoi tu t'embêtes à essayer de comprendre ? Occupe-toi plutôt d'avaler le texte dans les temps.

— Qu'est-ce qu'il se passera si je n'y arrive pas ?

— Tu poses trop de questions. Fais confiance à ta vieille Lottie, apprend-moi ce texte et laisse-moi lire mon magazine, bon sang. Quand la saison aura vraiment démarré, je n'aurai plus une minute pour prendre des nouvelles des Kardashian.

Derrière son ton railleur, je crois distinguer un voile d'anxiété. Cette perspective semble réellement la préoccuper. Je me penche vers elle :

— Ça fait combien de saisons que tu enchaînes au musée ?

— On ne pose pas ce genre de question à une dame, Coco.

— Allez, sérieusement.

Elle soupire et détache les yeux de son Paris Match.

— Si tu crois que je ne saisis pas tes sous-entendus. Tu te demandes ce qu'une Hollandaise de mon âge fiche dans un village gardois avec des mômes comme toi.

Je me mords la joue sans répondre, ne sachant pas si je dois sourire ou prendre un air contrit.

— T'es comme les autres, au début ils ne comprennent jamais. Tu vas passer tellement de temps entre ces murs que ça deviendra ta vraie maison. Les théières du deuxième, tes cousines. La visite, un processus aussi familial, régulier ou irrégulier que ta propre digestion.

Je grimace et Lottie poursuit en ricanant :

— Si tu ne me crois pas, regarde Andrew. Monsieur est docteur en sociologie de la fameuse université de Je-Sais-Plus-Où, diplômé *summa cum laude etc.*, il pourrait être prof dans une fac de renom. Sauf qu'il travaille ici depuis cinq ans.

— Mais pourquoi ?

— L'amour du thé.

— Tu te fous de ma gueule.

— Oui.

Nous pouffons tous les deux. Jacynthe nous lance un regard suspicieux par-dessus son pot à crayons et Lottie baisse encore la voix :

— Il manque du monde, mais tu verras qu'on est plusieurs à revenir tous les ans. Et pas pour la bonne ambiance entre collègues, au contraire ! On ne peut pas se blairer.

— Vu ce que j'ai lu sur mon contrat, ça n'est pas pour le salaire non plus.

— Je ne sais pas quoi te dire, Coco, soupire Lottie. Quand je finis une saison, je me sens tellement vidée que je n'aurais jamais la force de chercher autre chose. Et puis, à mon âge, c'est pas facile.

— Arrête, t'es pas si...

— Je t'assure, me coupe-t-elle en tirant sur le col de son chemisier. Quand t'as passé autant d'années à répéter les mêmes phrases devant les mêmes vitrines, tu ne sais plus rien inventer par toi-même. Je suis une vieille marionnette à qui on n'apprendra pas de nouvelles grimaces. Et je te vois venir, c'est pas seulement une question d'âge. Andrew, c'est pareil. Même Magdalena. À force de tourner dans cette maison de poupées, on ne sait plus trop jouer à la vraie vie.

Comme la sincérité inattendue de ses yeux pâles me trouble, je déplace mon regard sur la chaise vide de Magdalena. Je bougonne :

— Moi, en essayant de mémoriser ce texte interminable, j'ai pas l'impression de jouer, mais plutôt d'être revenu sur les bancs du lycée. Sauf que j'ai plus quinze ans.

— Justement, le temps file et ça nous rajeunit pas. Alors apprends-moi ce texte vite fait, réplique Lottie en rouvrant son magazine avec détermination.

Plus facile à dire qu'à faire.

Encore agacé par les instructions absurdes d'Andrew, j'envisage de demander à Magdalena la permission de réviser dans les salles. Je suis sûr qu'elle comprendrait et que, bien entendu, son jugement ferait autorité. Mais l'assistante de Dorothy ne fait que de rares apparitions derrière son bureau, et n'y reste jamais longtemps. Une tâche urgente finit toujours par l'appeler à l'autre bout du manoir, quand ce n'est pas la voix impérieuse de Dorothy. Chaque fois que Magdalena revient dans la pièce, elle nous salue d'un de ses beaux sourires, et je me prends à guetter d'autant plus ses entrées. Il suffirait que je fasse trois pas pour lui présenter ma requête, mais elle se replonge si vite dans ses dossiers que je n'ose jamais troubler sa concentration.

Je pressens surtout que Lottie ne m'a pas tout dit sur ses raisons de rester ici. Le musée n'est pas une maison de poupées, c'est un temple.

Et les « ordres de Dorothy » y ont valeur d'évangile. Même face à la plus pure des logiques, rien ne me garantit que Magdalena serait prête à contredire sa grand-mère chérie.

Pourquoi m'embêter ? Si je continue la saison, je n'ai pas intérêt à faire de vagues. Et si je pars avant la fin de ma période d'essai, ça ne vaut vraiment pas la peine de provoquer le moindre remous dans la tasse de thé.



Vous reprendrez bien une petite tasse ?

J'espère de tout cœur que ces premières pages de *Tant pis pour le thé* vous ont ouvert l'appétit littéraire. Si c'est le cas, la suite est disponible en version papier et eBook [sur ma boutique en ligne](#), ou bien à la commande dans votre librairie préférée !

À très bientôt et belles lectures,

Marion Joceran